L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 14 AVRIL 1895.

conséquence, donné l'ordre au chef Hickborn de préparer des plans de torpilleurs de 180 tonneaux et d'une vitesse de 27 nœuds.

La Succession de Frédéric Douglass.

Presse Associée du Sud.

Washington, 13 avril.—Le testament de Frédéric Douglass, a été homologué cette après midi par le juge Hagner ; le droit d'administration a été donné à la veuve et à Louis H. Douglass, un fils du défunt.

La caution est fixée à $70,000.

Il est estimé que cette action de la Cour mettra un terme à la dispute sur la succession, et forcera les parties intéressées à s'entendre à l'amiable.

L'affaire est venue devant le juge, à la requête de Rosetta D. Sprague, une fille de Frédéric Douglass, demandant le droit d'administrer, ainsi que la nomination d'un receveur des revenus des propriétés immobilières.

Les plaidoiries ont eu lieu aujourd'hui et la Cour a refusé le droit à la demanderesse.

Les valeurs personnelles seront à l'avenir administrés suivant les clauses du testament, et les propriétés immobilières iront aux héritiers: la veuve, Louis H. Douglas, Rosetta D. Sprague.

Nouvelles de la dernière heure.

Lord Roseberry.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—Lord Roseberry souffre toujours d'attaques intermittentes d'insomnie. Les médecins continuent à l'engager à passer une longue période à l'étranger. Il serait sans doute heureux de se rendre à leurs désirs, si ce n'était l'incertitude de la situation politique.

France et Angleterre.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril.—Le *Speaker*, un organe reconnu du gouvernement, ajoute à la gravité du différend Franco-Anglais en déclarant que l'évacuation de la Tunisie par la France doit précéder ou accompagner l'évacuation de l'Egypte par l'Angleterre.

Pendant les négociations entre la Grande Bretagne et la France, la question de l'Egypte n'a été soulevée, si ce n'est indirectement au sujet des réclamations anglaises sur la région du Haut Nil.

Si la dispute doit être soumise à une conférence européenne, la question de l'Egypte sera comprise, et le projet évident de l'Angleterre est d'adjoindre la question de Tunis.

Plusieurs Chambres de Commerce des Provinces suivent l'exemple de la Chambre de Commerce de Londres, et demandent au gouvernement de prendre des mesures énergiques pour assurer la navigation du Nil, d'Ganda à Fashoda.

L'ordre du gouvernement pour le complément du chemin de fer de Mambasa à Uganda, indique son intention de maintenir ses réclamations sur la vallée du Haut Nil.

Chine et Japon.

Presse Associée du Sud

Londres, 13 avril—Une version du traité de paix entre la Chine et le Japon, arrivée par voie de Berlin, assure que le Japon demande un droit préférentiel d'importation sur les marchandises des autres contrées, par une clause fixant à deux pour cent les droits sur le prix originel des marchandises et produits importés, le même tarif s'appliquant aux produits manufacturés par les Japonais en Chine.

Comme le coût des produits manufacturés au Japon est plus élevé que celui des autres Pays, cette clause donnera au Japon un grand avantage sous semblant d'impartialité.

Le Mariage de la Duchesse de Marlborough.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—La duchesse de Marlborough donnera à lord William Beresford, qu'elle doit épouser, une rente de 6,000 livres sterling par an.

Le Budget Français.

Presse Associée du Sud.

Paris, 13 avril—Le Sénat a discuté aujourd'hui le budget renvoyé de la Chambre des Députés avec tous les amendements retranchés.

Ils ont été modifiés de façon à satisfaire la Chambre Basse et le Sénat s'est ajourné jusqu'au 21 mai.

La Chambre des Députés, après avoir voté le budget sous sa nouvelle forme, s'est ajournée au 14 mai.

La Politique Anglaise.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—Ce que le *Spectator* appelle la politique de mauvais augure du moment est la scission qui s'accentue tous les jours entre les Conservateurs et les Libéraux-Unionistes.

D'après le traité conclu entre les chefs des Conservateurs et des Libéraux, les premiers se sont engagés à soutenir les candidats Unionistes, dans toutes les circonscriptions qu'ils représentaient lorsqu'ils se sont séparés de M. Gladstone sur la question du Home Rule de l'Irlande.

Dans toutes les élections générales, depuis cette époque, l'influence des Unionistes a visiblement diminué, et leurs candidats n'ont dû leur succès qu'aux votes conservateurs.

Des compromis fréquents qui ont été faits pour régler les réclamations des candidats rivaux, ont convaincu les Conservateurs qu'ils pourraient réussir immensément mieux en restant seuls.

Le mécontentement de l'alliance qui a existé dans les rangs tories, s'est manifesté par les attaques contre M. Chamberlain dans le *Standard* et les autres journaux conservateurs.

La brèche est augmentée par la réponse de l'organe de M. Chamberlain, à Birmingham, déclarant que l'alliance avec le parti opposé au Home Rule ne peut être maintenue plus longtemps si les Conservateurs ne paient pas aux opinions des chefs Unionistes le respect qui leur est dû.

La tension s'est accentuée encore, lorsque M. Chamberlain et les Unionistes ont voté pour la séparation de l'Eglise du Pays de Galles.

Les Tories déclarent que le pacte doit couvrir le programme Conservateur en entier, et maintient que si les Unionistes ne peuvent l'accepter dans sa plénitude, ils devraient au moins ne pas se montrer hostiles aux principes généraux du parti.

Une pression considérable a été exercée sur Lord Salisbury et M. Balfour, dans le but de hâter la rupture entre les Tories et la faction Chamberlain, mais cette pression n'a provoqué de chacun qu'une opinion défavorable à toute action tendant à affaiblir l'alliance actuelle.

Malgré tout, les cercles Conservateurs croient que si le parti obtient suffisamment de suffrages, aux prochaines élections générales, pour se passer de la clique Chamberlin les chefs du parti saisiront avec joie l'occasion de la jeter par dessus bord.

Le *Spectateur* soutient que l'alliance est toujours la clef de voute de la situation, et exprime l'opinion que le succès du parti unioniste est impossible sans elle.

Les Radicaux ont décidé de supporter la motion de M. John Tomlinson Brenner, Libéral de la division nord de Cheshire, proposant d'abolir la coutume d'appeler les membres de la Chambre des Communes à la Chambre des Lords pour entendre la lecture de la sanction royale aux lois, cette coutume étant une des vieilles pratique rappelant l'ancienne vassalité de la Chambre des Communes aux Lords.

M. Brunner, dans sa proposition, déclare qu'une coutume obligeant le Président et les membres des Communes à se rendre à la Chambre des Lords pour prendre part à une cérémonie ridicule est trop dégradante pour que la Chambre Basse la tolère plus longtemps.

Les Radicaux disent que s'il est nécessaire d'annoncer la sanction royale en présence des deux Chambres réunies, il doit être ordonné aux lords de se rendre aux Communes.

Mme Maybrick.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril.—Un comité de dames, présidé par la marquise de Queensbury, vient d'être formé dans le but de renouveler l'agitation pour l'élargissement de Mme Maybrick.

Au Chitral.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—Umra Khan a renvoyé le lieutenant Edwards au camp anglais de Lado.. Le lieutenant Fowler arrivera bientôt. Les deux officiers étaient retenus comme otages par le chef rebelle.

Le Procès d'Oscar Wilde.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—Le procès d'Oscar Wilde a causé l'arrestation de deux individus impliqués dans le scandale de la rue Cleveland,

Dans la chambre de l'un d'eux, J. C. Goodchild, la police a trouvé un livre-journal relatant quotidiennement les actes les plus monstrueux ; rien n'a été trouvé concernant Wilde.

Les découvertes demontrent l'existence d'un vice particulier, au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Il paraît que l'ami de Wilde, Taylor, est le fils d'un marchand de Londres. Il a hérité une somme lui donnant un revenu de 3,500 livres sterling par an, mais il a vite dépensé sa fortune en dérèglements.

M Robert Sheerard, un journaliste anglo américain, a intenté un procès au consul anglais à Paris, l'accusant d'avoir publiquement allégué qu'il était un associé de Wilde et coupable de crimes semblables à ceux dont Wilde est chargé.

En Arménie.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—Le correspondant de Constantinople du *Globe* affirme de nouveau que la plupart des histoires d'outrages commis en Arménie ont été inventées par des gens intéressés, et font partie d'une campagne politique organisée contre la Porte.

Le correspondant de Constantinople du *Speaker*, qui se prétend informé à des sources autorisées, admet que les Arméniens de Sassoom se sont révoltés en 1893 et ont remporté une victoire sur les Kurdes, auquel ils ont tué plus de deux cents hommes.

Ceci est mentionné pour montrer les raisons qu'avaient les Kurdes de partir en expédition contre les Arméniens en 1894. Le même correspondant essaie de vicier les effets de l'enquête poursuivie, en annonçant qu'une masse de faux témoignages ont été recueillis, y compris ceux de trois prêtres qui ont reçu de grosses sommes pour leurs dépositions; et que d'autres témoins ont été engagés en grand nombre pour affirmer sous serment une longue liste d'atrocités commises par les Arméniens sur les Turcs, à Moosh et dans les autres villes de la contrée.

Marchés Divers.

Londres, 13 avril, 2:30 p. m.—Les avis de Paris cotent la rente 3 pour cent à 102 francs 80 centimes à-compte.

New York, 13 mars.—Le total visible de coton pour le monde entier est de 4,319,925 balles dont 3,867,135 coton américain contre 4,000,001 balles et 3,360,801 balles respectivement l'année dernière. Recettes de coton cette semaine dans tous les villages de l'intérieur 46,235 balles. Recettes des plantations 65,456 balles. Récolte en vue 9,243,248 balles.

JEUX D'ESPRIT.

MOTS EN LOSANGE.

Avec mon Un, on fend le bois,
Qui flambe pendant mon Troisième,
Dans mon Deux, c'est le repos même.
Mon Quatre !... eh bien ! lecteur, c'est [trois !...
Et mon Cinquième est dans mon Qua- [trième.

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE.

Mon Un est féroce animal.
Dans mon Second, on rit, on pleure,
Et le public, tant bien que mal,
S'y distrait, oublieux de l'heure.
Et mon Trois se dit, cher lecteur,
De ce qui perd son ampleur.

MOTS EN TRIANGLE.

Mon Un sert aux fermetures
Et gêne plus d'un voleur.
Mon Second fait des piqûres :
Prenez-y garde, amateur
De hareng ou bien d'asse !
Troisième : discussion.
Chez le boucher, on dépose
Sur mon Quatre, où les coups avec soin [le garçon,
Quartiers de bœuf ou de mouton.
Mon Cinq est toujours sans tache,
Bien clair, bien poli, très pur.
Dans les cartes, lecteur, sache
Que mon Six existe sûr.
Mon Dernier est dans "moustache".

L'argent est la cause de tous les maux.

Bien que les lignes ci-dessus soient véridiques, il n'en est pas moins vrai que l'argent est d'une nécessité reconnue. L'argent sert de manteau au crime, il sert à acheter des représentants au pouvoir, il sert également à fouler aux pieds ceux qui n'en possèdent pas. Pourtant d'un autre côté il devient d'une impérieuse nécessité à celui qui se trouve obligé de faire face à ses obligations commerciales, et qui n'en a pas. Tel est actuellement le cas d'un des joailliers les plus en renom de cette ville. Nous vendrons cette semaine, à notre magasin, au Nos 50 et 52 rue Baronne, Nlle-Orléans Bourse des Encanteurs, les plus beaux genres de diamants, belles montres d'argent massif (sterling silver), belles pendules, lorgnettes d'opéra, les articles seront exposés mardi matin, à la Bourse des Encanteurs de Curtis & Baumgarden, de 10 heures A. M., à 4 heures P. M., et la vente commencera à 11 heures A. M., et à la même heure jeudi matin. Vous trouverez à cette vente :

1 Paire boucles d'oreilles en diamant de 7 1/2 K.
1 Paire boucles d'oreilles en diamant de 5 1/2 K.
1 Paire boucles d'oreilles en diamant de 3 1/2 K.
8 Paires boucles d'oreilles en diamant de 1 1/2 à 2 3/4 K.
25 à 30 paires de moindre grosseur.
Bagues en diamant de 1 1/4 à 3 1/4 K.
Epingles en diamant pour dentelle.
Grande broche en diamant et épingle pour cheveux de plus de 4 K, d'un matériel très beau.
Montres montées en diamant pour dames et messieurs, montres à répétition sonnant les heures et les minutes.
Fly back & split second watches, cuillères à soupe, à thé, à dessert en argent massif. Belles pendules françaises et américaines; aussi de très belles lorgnettes d'opéra ; 1 boîte contenant 72 pièces de sterling silver ; 1 boîte contenant 72 pièces de sterling silver.

Les articles ci-dessus seront positivement vendus à la date ci-dessus au prix coûtant seulement, car ceci est la raison pour laquel la vente aura lieu.

CURTIS & BAUMGARDEN,
Encanteurs.

Pourquoi s'épuiser en toussant toute la nuit, quand le l'ectoral-Cerise d'Ayer calme, soulage et guérit.

La Grande Fête de Dimanche prochain.

Huit jours nous séparent de la grande fête qu'a organisée un comité de quarante Messieurs, et qui aura lieu sur le terrain des courses au profit d'une des plus utiles, des plus méritantes institutions de notre ville, le Couvent du Bon Pasteur.

Dans deux ou trois circonstances récentes, nous avons entretenu nos lecteurs de cette œuvre à laquelle doivent aller toutes les sympathies, tous les encouragements, parce que de son succès dépend son avenir.

Si la population répond à l'appel qui lui est fait, si elle se porte en foule à la fête, y délie généreusement les cordons de sa bourse, les Bonnes Sœurs de Charité dont c'est la vocation de tendre la main aux malheureuses qui, de faiblesse en faiblesse, se sont laissées aller sur la pente glissante de la licence illimitée, du vice, et ont roulé dans l'abîme ; si, disons-nous, ces humbles Filles de la Charité qui sous la blanche cornette qui les abrite, deviennent toutes des "Sœurs," sans nom, sans personnalité, reçoivent l'appui qu'on sollicite pour elles aujourd'hui, alors nous les verrons demeurer parmi nous et poursuivre leur admirable mission.

Si, au contraire, cet appui leur était refusé, alors, et alors seulement, nous les verrons chercher d'autres horizons, fermer à la Nouvelle-Orléans ce couvent entre les murs duquel sont tant de ces Madeleines ramassées dans le ruisseau et en que'que sorte purifiées, régénérées.

Le couvent du Bon Pasteur est dans une situation navrante; depuis plusieurs années déjà il est aux prises avec la plus noire des misères. Il a lutté, mais hélas! le jour est venu où il lui faut se déclarer vaincu, faire le triste aveu de son impuissance à remplir ses obligations vis à vis de ses créanciers qui, eux-mêmes, ont été sublimes dans leur générosité.

Et qu'adviendra t il, si le couvent ferme ses portes ? voit-on la réalité dans toute son horreur, dans toute sa hideur ? des centaines de filles, de femmes jetées sur le pavé, et que le vice guettera pour les happer et les reconduire aux bouges fangeux où la volupté et la ripaille tiennent leurs assises.

Non, il ne faut pas que cela soit, car ces malheureuses créatures après avoir bu toutes les hontes, se sont repenties.

"Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
"Qui sait sous quel fardeau la malheureuse succombe !
"Qui sait combien de jours sa faim a combattu !
"Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
"Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
"S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées !
"Comme au bout d'une branche on voit étinceler
"Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
"Qu'en secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
"Perle avant de tomber, et fauge après sa chute."

Le voix du repentir, s'est fait entendre en elles, et elles l'ont écoutée, disons-nous.

Tous, qui que nous soyons, allons donc à la fête de dimanche prochain et dépensons-y largement dans la mesure de nos moyens; le jour viendra, assurément, où nos écus si judicieusement semés feront pencher pour nous la balance de Dieu.

Et ne croyez pas qu'il ne vous sera rien donné en retour de vos largesses. Les messieurs qui ont organisé la fête se sont montrés ingénieux, inventifs dans la combinaison d'un programme où tous les goûts, toutes les fantaisies trouveront leur compte.

Chacun des deux jours que durera la fête, les amusements seront nombreux et variés.

Le jour, il y aura des courses de tous genres, mulets, chevaux, bicycles, buggys, des parties de Base-Ball, de Lawn-Tennis, des jeux athlétiques auxquels prendront part quatre de nos clubs des plus en renom : Southern Athletic, Young Men's Gymnastic, Catholic Club et American Athletic.

Le soir, grande illumination à l'électricité, course en bicycle sous la direction de M. Fenner, et quatre tableaux vivants d'un merveilleux effet ; entr'autres, trente-deux jeunes filles représentant l'Irlande, groupées en pyramide ; et au-dessus desquelles se verra la Verte Erin. A un moment donné toutes ces demoiselles entonneront l'hymne national "Killarny."

Un autre tableau qui peut être réveillera bien des souvenirs glorieux et douloureux à la fois, sera la rencontre des deux grands capitaines de la Confédération Lee et Jackson montés, l'un sur son cheval blanc, l'autre sur son cheval noir, et s'entretenant de la grande bataille qu'ils allaient livrer dans les plaines de la Virginie, à Chancellorsville, bataille qui dura trois jours et où coula le plus généreux de notre sang.

Dans ce superbe tableau figureront les vétérans confédérés du Soldier's Home et le 3me Bataillon d'Artillerie de l'armée régulière.

Au feu de mousqueterie et au roulement des tambours, se mêlera le chant des camps. Le capitaine Ramsey a gracieusement mis ses hommes à la disposition du comité d'organisation de la fête.

L'illusion de ce spectacle sera parfaite, car les moindres détails en seront observés dans toute leur vérité.

Le dernier tableau nous fera assister à la rencontre des troupes américaines avec les Sioux à Yellow Stone, où fut tué le général Custer. Encore ici les soldats de l'armée régulière figureront, et les indiens seront les membres du Pocahontas Club.

Le tout se terminera par un groupement des "Blues et des Greys", et par un grand tableau représentant Christophe Colomb découvrant l'Amérique.

Afin de permettre à la foule de demeurer sur le terrain de la fête du matin au soir, des villages seront là où se débiteront des consommations de tous genres.

Ces villages, nous l'avons déjà dit, au nombre de douze, seront sous la direction d'un comité de Dames, et représenteront toutes les nationalités.

Le hasard qui s'est fait géographe pour cette fois, a placé la France à côté de l'Irlande, la Louisiane à côté de l'Allemagne, la Russie à côté de la Chine. Mais c'est sous le pavillon de la Charité que tous ces peuples s'agiteront et batteront monnaie, espérons-le.

Les personnes dont les noms suivent ont fait parvenir hier et le jour précédent, leurs offrandes au Village de la France : Mme G. Pascal, Mme P. Lanaux, Mme Jaquet, Mme Laplace, Mme Jules de Lasye, Mme Bezanson, Mme Nott, Mme Scaff, MM. Kaufman & Isaacs, M. H. Maspéro, Mme M. Lion.

Aux trois messieurs dont les portraits sont en tête de ces lignes, revient le mérite d'avoir conçu l'idée de venir en aide au Couvent du Bon-Pasteur, et, mérite non moins grand, de l'avoir mise à exécution, MM. Jere M. Gleason, président du Comité des Quarante, Harry McEnerny et John F. Markey, membres sélés du Comité Exécutif.

Bien douce sera leur consolation, quand, au lendemain de la fête, ils iront en porter le produit à ces Bonnes Sœurs aux portes desquelles, depuis si longtemps déjà, se montre le spectre de la faim.

Et souvent ils se rappelleront le bienfait accompli ; ils se diront avec un sentiment de légitime fierté que par leur heureuse initiative ils ont adressé là-haut en faveur de leurs semblables morts à tout jamais au monde, cette éloquente prière :

"Etends sur eux la main de ta clémence.
"Ils ont péché ; mais le ciel est un dou !
"Ils ont souffert ; c'est une autre innocence ;
"Ils ont aimé ; c'est le sceau du pardon.

QUI PEUT DIRE ?....

Qui peut dire : "Mes yeux ont oublié l'aurore" ?
Qui peut dire : "C'est fait de mon premier [amour" ?
Quel vieillard le dira si son cœur bat encore,
S'il entend, s'il respire et veit encor le jour ?

Est-ce qu'au fond des yeux ne reste pas l'em [preinte]
Des premiers traits chéris qui les ont fait pleu [rer ?
Est-ce qu'au fond du cœur n'ont pas dû demeu [rer
La marque et la chaîne de la première étreinte ?

Quand aux feux du soleil a succédé la nuit,
Toujours au même endroit du vaste et sombre [vuide
Une invisible main fixe la même étoile
Qui se lève sur nous silencieuse et luit.

Telles, je sens au cœur, quand tous les bruits du [monde
Me laissent triste et seul après m'avoir lassé.
La présence éternelle et la douceur profonde
De mon premier amour que j'avais cru passé.

Champagne Ruinart.—Nous signalons à l'attention de nos lecteurs une annonce de la maison L. E. Jung & Cie. une des mieux considérées dans notre commerce de vins.

Elle vient de recevoir l'agence de MM. Ruinart et fils, des fabricants d'une des plus justement célèbres marques de champagne, le Ruinart Brut, vin mousseux dont l'excellence est démontrée par l'énorme consommation qui s'en fait dans le monde entier.

Ce délicieux champagne date du 17me siècle. Les premiers à le fabriquer furent les Bénédictins Ferignon et Reynart, de l'Abbaye de St-Pierre, à Haut Villiers. Une circulaire que nous avons sous les yeux nous révèle la façon dont le même Ferignon parvint à combiner deux vins excellents et à en former un troisième qui, depuis qu'il est connu, est fort apprécié des dégustateurs.

Le champagne Ruinart ne demande qu'à être goûté pour gagner la faveur des palais les plus délicats.

Nous ne doutons pas qu'avant peu, MM. L. E. Jung, Frédéric Tiblier, de la maison Jung & Cie, et M. Thomas Brulatour, chargé avec eux de répandre le vin parmi nous, ne parviennent à l'introduire dans toutes les familles, dans tous les restaurants où se cultive le goût du bon.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district
1er nov 92—1 an—mer.ieu.dim

C. LAZARD & CO, LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

RUINART.
CHAMPAGNE BRUT.
Le seul vin qui ait obtenu la plus haute récompense à l'Exposition de Chicago, 1893.

Le champagne, en montant les têtes
Produit des effets merveilleux :
Il donne de l'esprit aux bêtes
Et de la bravoure aux peureux.
Si le cynique Diogène
Avait tiré de son tonneau
Du RUINART, je crois sans peine
Qu'il aurait vu la vie en beau.
En fait de vins, mes amis, je préfère
Cent mille fois, la France à l'Etranger.
Trouverez-vous mon palais trop sévère ?
En francs buveurs, sachez donc le juger.
Si notre globe en vins fameux abonde,
Nos crûs, à nous, sont les plus glorieux.
Le RUINART a fait le tour du monde
Laissant partout des souvenirs joyeux.

L. E. JUNG & CO.,
THOMAS BRULATOUR, Agents pour le Sud.
319 et 321 rue Tchoupitoulas, N.-O.

ASTHME & CATARRHES
Gueri par les CIGARETTES ou la POUDRE ESPIC
OPPRESSIONS - TOUX - RHUMES - NEVRALGIES
Vente en gros : J. ESPIC, 20, rue Saint-Lazare, PARIS. Imprimé gratuit.
Dépositaires à la NOUVELLE-ORLÉANS : J.-L. LYONS ET Cie ; — FINLAY ET BRUMSWIG.
Et dans toutes les principales Pharmacies des États-Unis.

LE MEILLEURE DES BEURRES.

En Pots d'Aluminium, chez A. M. & J. Solari Co.'s (Limited).

La Compagnie Limitée de A. M. & J. Solari, marche de l'avant avec les nécessités du temps. Ayant introduit bien des nouveautés dans le genre d'emballage et la livraison des marchandises, elle a eu surtout une excellente idée dans la manière toute particulière dont elle se sert pour l'emballage et la livraison du beurre. L'ancienne façon de préparer le beurre pour l'usage des familles était de le mettre dans des terrines, mais cela n'était pas la manière la plus sûre, car par son constant usage les terrines perdaient leur vernis, ce qui donnait au beurre un goût peu agréable. La Compagnie Limitée de A. M. & J. Solari, dont l'entreprenant J. J. Koehl est président, a eu l'ingénieuse idée et cela a la plus grande satisfaction du public, parmi lequel elle compte une fort nombreuse clientèle, de renfermer désormais son beurre dans des récipients d'aluminum. La morale de ce qui précède est très simple; que ceux qui désirent obtenir un excellent beurre, n'ayant aucun mauvais goût, s'empressent de l'acheter chez A. M. & J. Solari, afin de l'avoir en pots d'aluminum. Envoyez vos commandes à l'encoignure des rues Rayne et Dauphine, ou bien à l'encoignure de la rue St-Charles et de l'avenue de la Louisiane.

Une dame—dont les factures restent volontiers en souffrance—demande à sa couturière des renseignements sur une bonne qui précédemment aurait servi chez elle.

—Cette fille est-elle honnête ?

—Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est que chaque fois que je l'ai envoyée chez vous avec une note de fournitures, elle est revenue les mains vides.

Balandard a une veuve qui le fase impitoyablement.

—Mon premier mari....

—Eh ! votre premier mari.... Vous m'agacez, à la fin. Toujours me parler de lui !

—Préférerlez vous que nous causions de mon troisième ?

Lisez toutes les annonces des médecines du printemps, et choisissez alors la Salsaparelle d'Ayer, la meilleure pour purifier le sang.

FEUILLETON.

No 127 Commencé le 10 novembre 1894.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET —D'UNE— TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INÉDIT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE

XX

LE DOCTEUR DELTEIL.

(Suite.)

—Ce n'est certainement pas par curiosité que vous avez volé ces papiers au docteur Villarceau ; vous en connaissiez l'importance...

—Je la soupçonnais seulement.

—Avez-vous réellement jeté les papiers dans une bouche d'égout ?

—Non, j'ai menti.

—Qu'en avez-vous fait ?

—Je les avais déposés dans un meuble où la police n'a pas su les trouver. Pendant que j'étais en prison, le meuble a été vendu par le propriétaire de la maison où je demeurais.

—Et vous ne l'avez pas retrouvé ?

—Etait-ce possible après les huit années que je suis resté en prison ?

—Ainsi, ces papiers d'une si haute importance sont absolument perdus ?

—Absolument perdus, répéta sourdement Forestier.

—Forestier, reprit le docteur après un moment de silence, pourquoi ce crime que vous avez commis la nuit dernière ?

—Si vous tenez à le savoir, le commissaire de police vous le dira.

—De complicité avec le misérable qui vous a aussi frappé d'un coup de poignard, vous croyez avoir tué votre victime ; eh bien, détrompez-vous, la blessure que vous lui avez faite n'est pas mortelle, il vivra.

—Vous dites vrai ?

—J'ai été appelé auprès de lui, je réponds de sa guérison.

—Eh bien, tant mieux !.... Après tout, je ne le connais pas cet homme, et je n'avais, moi, aucune raison de lui en vouloir.

—Forestier, reprit gravement M. Delteil, les paroles que vous venez de prononcer semblent indiquer que vous êtes accessible au remords. Votre vie a été un tissu de mauvaises actions, et certes, à cette heure, j'aimerais à vous voir exprimer des regrets ; pourquoi ne vous repentiriez-vous pas de tout le mal que vous avez fait ? Je vous ai adressé tout à l'heure une question à laquelle vous n'avez pas répondu. Montrez-moi donc que vous avez le regret de votre indigne conduite envers votre femme; prouvez-moi donc que vous avez le repentir de vos fautes, de vos crimes, en me disant ce qu'est devenue votre fille.

Et comme le misérable se taisait :

—Voyons, ajouta le docteur, est-elle morte ?

Forestier fit un effort et parvint à se soulever un peu sur le lit. Ses yeux se remplirent de lueurs étranges, et regardant fixement M. Delteil :

—Monsieur le docteur, dit-il, vous répondez de la guérison de l'homme que j'ai frappé d'un coup de poignard, répondez-vous aussi de la mienne ?

A son tour, hésitant, M. Delteil resta silencieux.

—Oh ! vous pouvez sans crainte me dire la vérité.... Après, je répondrai à votre question.

—Eh bien, Forestier, vous ne survivrez pas à votre blessure, vous êtes condamné.

Le misérable eut un moment de prostration à l'idée de sa fin prochaine ; mais il retrouva vite tout son sang-froid.

—Après tout, dit-il, il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; je ne monterai pas sur l'échaffaud ou ne serai pas envoyé à la Nouvelle-Calédonie. Un peu plus tôt un peu plus tard, il faut toujours mourir.

Monsieur le docteur, combien ai-je encore de temps à vivre ?

—Je ne saurais le dire exactement, mais tout indique que vous ne verrez pas la journée de demain.

—Oh ! partir si vite ! murmura Forestier.

Il resta un instant comme recueilli, les yeux fermés ; puis de sa voix faible et toujours sifflante :

—Monsieur le docteur, reprit-il, j'ai une grâce à vous demander.

—Que voulez-vous obtenir de moi ? Parlez !

—Avant de mourir, je voudrais voir ma fille.

—Elle existe donc ? s'exclama M. Delteil.

—Oui.

—Vous ne l'aviez donc pas abandonnée ?

—Je l'avais abandonnée, mais je l'ai retrouvée.

—Où est-elle ?

—A Paris.

—J'ai compris, Forestier, vous voudriez que j'aille chercher votre fille ?

—Oui.

—Eh bien, j'irai.

—Quand ?

—Dans un instant.

—Oh ! oui, n'est-ce pas ? Tout de suite. Je ne voudrais pas mourir avant....

—Où demeure Mlle Forestier ?

—Ma fille s'appelle Georgette et elle ne connaît pas le nom de son père.

—Georgette ? répéta le docteur avec surprise.

—Elle demeure actuellement rue Lafayette....

—Oui, chez Mme Prudence, marchande d'objets d'art.

—Quoi, vous savez ?

—Mais, malheureux ! Georgette, votre fille, est la fiancée de Paul Lebrun.

—Je sais cela.

—Paul Lebrun est l'ami intime de mon fils.

—Ah !

—Et son père, sculpteur sur bois est resté notre ami après avoir été celui du docteur Villarceau.

Les yeux de Forestier, brillants de fièvre, s'ouvraient démesurément, ahuris.

—Et Georgette est votre fille ! s'écria M. Delteil d'un ton douloureux, ah ! malheureux, malheureux !

—Vous la connaissez ?

—Je ne l'ai pas vue encore ; mais je sais combien elle ressemble peu à son père....

—C'est vrai, approuva le misérable.

—Forestier, reprit M. Delteil, après un silence, peut-être vaudrait mieux que vous ne vissiez pas votre fille.

—Monsieur le docteur, répliqua-t-il vivement, vous venez de me promettre....

—Oui, je vous ai promis d'aller chercher votre fille, et si vous le voulez absolument, je tiendrai ma promesse. Mais réfléchissez aux conséquences de cette entrevue ; encore une fois, Forestier. Il serait préférable que votre fille ignorât toujours le nom de son père.

—Monsieur le docteur, je désire voir ma fille avant de mourir ; je vous demande de tenir votre promesse, c'est une grâce que vous accordez à un mourant.

M. Delteil fronçait les sourcils ; il était facile de voir qu'il lui répugnait de remplir la mission dont le chargeait Forestier. Mais il avait promis.

—Soit, dit-il un peu sèchement, vous verrez votre fille ; je vais aller la chercher.

—Merci, monsieur le docteur.

La physionomie du bandit trahissait une assez vive émotion.

XXI

LES BAISERS DE GEORGETTE.

Mme Prudence donnait une leçon à Georgette dans le petit salon.

D'ordinaire, la marchande à la toilette, qui avait beaucoup vu et beaucoup lu, semait ses leçons de citations et d'anecdotes, qui les rendaient fort attrayantes et en faisaient une véritable distraction.

Mais ce jour-là comme les jours précédents, Léonie n'avait pas cette sérénité d'esprit, cet agréable entrain que la jeune fille lui avait connus. C'est que depuis sa cruelle aventure chez le marquis de Mimosa, qui l'avait couverte de confusion et écrasée de honte, elle était dominée par une vague inquiétude.

Vainement elle essayait de se secouer, de réagir contre ses impressions, elle restait préoccupée, soucieuse. La scène douloureuse de l'hôtel Meurice avait laissé en elle de noirs pressentiments.

La leçon fut brusquement interrompue par l'arrivée de Paul.

—Déjà ! ne put s'empêcher de s'écrier Léonie.

Le jeune homme était tout joyeux et avait le visage rayonnant.

Il embrassa sa mère et Georgette, puis répondit à l'exclamation de Léonie ;

—C'est vrai, chère mère, dit-il, je suis en avance d'une bonne heure ; mais mon père a plusieurs courses à faire dans l'après-midi et il m'a prévenu hier soir que nous déjeunerions aujourd'hui à onze heures.

—Est-ce pour cela que je te vois si joyeux ?

—D'abord, ma mère, je ne suis jamais triste, et c'est toujours le jeudi que je suis le plus joyeux.

—Parce que le jeudi tu m'enlèves Georgette et que tu es avec elle chez ton père.

—Dame, il y a de cela, mon père éprouve une si grande joie à voir Georgette. Aujourd'hui cependant, chère mère, il y a encore autre chose.

—Ah ! qu'est ce donc ?

—Nous en avons enfin fini avec toutes ces formalités que la loi nous imposait et qui retardaient notre mariage, ma chère Georgette.

La jeune fille laissa échapper un petit cri de joie et devint rouge comme une cerise.

—Oui, continua Paul, aujourd'hui même le tribunal civil, première chambre, rend le jugement en vertu duquel il pourra être procédé à notre mariage, malgré l'absence des papiers, acte de naissance et de décès que Georgette ne peut fournir.

—De sorte que, dès aujourd'hui, le jour de la cérémonie peut être fixé ?

—Oui, chère mère, puisque nous pourrons être mariés tout de suite après les publications à la mairie et à l'église.

Léonie poussa un long soupir. Puis s'adressant à Georgette :

—Allons, mon enfant, dit-elle, fermez votre livre et montez vous habillier.

—Oh ! je suis toute prête, répondit la jeune fille, je n'ai que ma jaquette et mon chapeau à mettre.

Elle leur adressa à chacun un sourire et disparut aussitôt dans l'escalier.

—Ma mère, dit Paul, il me semble que vous accueillez froidement la nouvelle que j'étais si content de vous apporter.

—Mais tu te trompes, Paul, c'est une idée que tu te fais. Ne t'ai-je pas dit souvent que je trouvais bien long le temps qu'on mettait à toutes ces formalités ?

L'intonation de sa voix n'était pas en harmonie avec ses paroles. Il y avait de la contrainte dans son sourire ; la gaieté que son regard cherchait à exprimer n'était pas dans son cœur. Elle avait aspiré avec impatience au mariage de son fils, et maintenant elle en était plutôt attristée que satisfaite.

—Enfin, ajouta-t-elle, vous allez pouvoir vous marier ; j'en suis heureuse, Paul, bien heureuse !

—J'en suis sûr, chère mère, mais vous ne l'êtes pas autant que je le voudrais.

—Paul, je t'assure....

—Je devine le sentiment de tristesse que vous cherchez à me cacher, interrompit le jeune artiste ; ah ! il est aussi dans mon cœur...